

FENIERS, LA FOIRE DE LOUEE

Un perruquier a installé près de l'église un banc entouré d'étendages où sont exposés des coupons de tissus et des bijoux de pacotille. Quelques marchands sont dispersés ça et là. Plus loin se tient la foire de louée des domestiques : les adultes portent qui un épi à son chapeau (moissonneurs), qui un flocon de laine (bergers), qui un fouet autour du cou (charretiers), qui un rameau de sapin au corsage (servantes à tout faire). Les maîtres à la recherche de bras se promènent parmi eux. Les familles les plus pauvres louent leurs enfants.

Le perruquier à son apprenti

L'année prochaine je t'emmènerai à la Foire de Limoges. Tous les posticheurs du monde viennent au café de France. Les américains aiment les cheveux blonds, mais ce qui les rend fous, ce sont les cheveux roux. Il y a là des chevelures de toute beauté. J'en ai vu vendre plus de trois cents francs le kilo de cheveux.

L'apprenti rêveur

Trois cents francs ! Mon père se loue un an pour trois cents francs.

Le perruquier

Ton père est un pauvre diable sans cervelle, une brute. *Il montre la foire de louée des domestiques.* Ces gens-là ne sont que le fumier sur lequel poussent les beaux épis de blé...

L'apprenti

Ici je n'ai vu planter que du seigle, et du sarrazin.

Le perruquier

C'est une métaphore. La messe est finie. Regarde, regarde surtout les jeunes filles qui sortent de l'église.

Guette les mèches qui s'échappent de leur coiffe. Dès qu'elles ont allaité quelques méchants petits, elles perdent dents et cheveux et ne valent plus rien.

L'apprenti

Oh ! Un mariage.

Les mariés sortent de l'église, la tête baissée. Ils sont très jeunes et ne se regardent pas. Une petite bande de jeunes gens arrive, bouscule la noce. Ils entonnent, voix fausses, poignantes :

On l'emmène, la novia

On l'emmène, elle pleure tant

Elle s'en va de chez bien-être

Pour aller à fort-à-faire

On l'emmène d'où il n'y a guère

Pour aller où il n'y a rien

La mariée lève les yeux, reconnaît une amie, un amoureux. Elle esquisse un sourire d'adieu. Son père l'entraîne rudement vers la charrette qui l'emmènera au diable.

Le perruquier

Regarde, petit, regarde ! Il faut croire que tu es aveugle !

L'apprenti *perdu*

Quoi ?

Le perruquier

Cette petite-là est rousse comme un écureuil, mon Dieu, cette toison acajou, c'est une merveille. Elle a de l'or sur la tête. Voyons, voyons, elle est vêtue comme une pauvre, remue, animal, mets-moi ce coupon en valeur, tu ne vois pas avec quelle convoitise elle le regarde ?

L'apprenti

C'est la Mariette, j'allais aux vaches avec elle l'année dernière.

Le perruquier :

Ane ! Fennas ! pious ! Piaous ! (Allons, femmes, cheveux ! cheveux !)

Ane, fennas ! Pious ! Piaous !

Premier garçon

Encore ce posticheur de malheur ! Qui va-t-il raser, cette fois ?

Deuxième garçon

Belles, prenez garde, il vous tondra les poils du cul jusqu'en haut du tablier !

Troisième garçon

Qui viendra en bêlant se coucher sous le ciseau ? Toi, Mariette ? Tu auras froid cet hiver !

Premier garçon

Quel amant dormirait avec une tondue ? Pouah ! À qui jetterons-nous des pierres cette fois ?

Le perruquier

Allez-vous-en, morveux de malheur ! Ou payez à vos belles des robes, vous qui allez cul-nu, pauvres traîne-misère ! Comme des coqs, tout dans la gueule et les pieds dans la merde ! Ane ! Fennas ! Pious ! Piaous ! Moi je vous paye en belles étoffes ! En bijoux de dames ! Les cheveux repoussent ! La belle ! N'aie pas peur, approche, approche ! Viens tâter ce tissu !

Mariette s'avance, craintive, tête baissée, le visage presque enfoui sous sa coiffe. Les garçons sifflent, huent. Sur un geste menaçant du perruquier, ils s'éloignent en maugréant.

Le perruquier

Viens là, ma belle enfant. Regarde ce coupon, de quoi te faire deux robes au moins, et quelles robes ! Regarde ça. *Il tâte le tissu, le déploie, le fait briller au soleil. Il l'incite à le toucher. Câlin.* Montre-moi ce chignon, ma belle. Tu es trop jeune encore pour te mettre la corde au cou, que t'importent ces jeunes imbéciles ? *Il ôte délicatement sa coiffe. Emerveillé.* Mon Dieu...

Mariette s'assied sur le banc, tête baissée. Il défait son chignon avec des gestes d'amoureux. La chevelure épaisse, rousse, bouclée, se déroule jusque à terre.

Le perruquier *le souffle coupé*

Petit ! Passe-moi les grands ciseaux ! Il y en a au moins trois kilos !

Mariette *suppliante*

Laissez-moi les mèches de devant, s'il vous plaît, monsieur. Juste pour orner le devant de ma coiffe, qu'on ne voie pas que je suis tondu...

Le perruquier *s'active avec fièvre*

Je te donnerai aussi la broche rouge, elle ira très bien avec cette étoffe, tu verras.

Elle tente de protéger ses mèches de devant. Impitoyable, il rase tout. Puis il rassemble la chevelure tombée dans un linge et la soupèse. Pendant ce temps, Mariette réajuste sa coiffe, qui paraît toute dégonflée. Elle fait de gros efforts pour ne pas fondre en larmes.

Le perruquier *impatient*

Allons, allons, quel âge as-tu ? Ce sont tes cheveux d'enfant, qu'en aurais-tu fait dans le fumier, les langes, la cuisine ? Crois-moi, tu as réalisé une bonne affaire.

Petit, serre-lui le coupon entier, tu vois, je suis généreux, et ajoutes-y la broche. Tu auras la tête plus légère, vois, ton joli cou blanc n'est plus ployé par ce fardeau. Allez, allez. *Il la bouscule pour qu'elle s'en aille et déploie un autre coupon.*

Ane ! Fennas ! Pious ! Piaous !

Ane ! Fennas ! Pious ! Piaous !

Mariette s'éloigne, dos rond, tête baissée, son coupon serré contre sa poitrine. Les trois garçons se précipitent aussitôt pour la houspiller.

Premier garçon

Mariette ! Il paraît que tu es une vraie rousse ?

Deuxième garçon

Qu'as-tu fait de tes morpions, Mariette ? Tu es sans pitié !

Troisième garçon

Le coupeur de cheveux t'a laissé tes sourcils ? Il vieillit !

Tous les trois ensemble

Hou ! Hou ! La laide ! La laideron ! Chauve comme un caillou, comme un gland, comme un moine ! Tes cheveux ne repousseront jamais ! Vilaine ! Vilaine ! Ses cheveux pour une robe, et demain son cul pour un bol de soupe ! Hou ! Hou !

Ils lui courent après, lui jettent des pierres.

Un maître à un autre

Il ne reste que le fond du panier. Tous les bons ouvriers partent, il y en a 50 000 aux Buttes-Chaumont, m'a dit mon cousin. D'autres vont à Bordeaux, faire le commerce des vins. On ne trouve plus ici que le rebut. *Il regarde une fillette qui file sa quenouille. À la mère.*

Elle ne m'a pas l'air bien vaillante, cette petite. Elle n'est pas maladroite, pourtant. Mais tient-elle longtemps ? C'est que je ne voudrais pas en être de ma poche.

La mère

Monsieur, elle file comme une fée, du matin jusqu'au soir. Et déjà je la mets aux vaches ! Sans compter qu'elle ne mange presque rien !

Le maître

Je vois ça, elle n'est pas bien épaisse. Ma foi... Je t'en offre trente sous jusqu'à la saint-Martin. Mais attention, si je n'en suis pas content, je te la renverrai avant la fin des six mois, et tu me rendras mes trente sous !

La mère

Oui, oui, tout ira bien, c'est la deuxième fois que je la loue.

Le maître

La deuxième fois ? Bien. *À l'autre* Ces paysans sont des brutes, l'enfant n'a pas dix ans. Enfin, si elle travaille bien, elle n'aura pas à se plaindre de moi. J'avais besoin aussi d'une servante et d'un charretier, mais celui-là boit comme une outre... Quant à ce berger, il a couvert le pays de collets, le brigand, à telle enseigne qu'il m'a étranglé un furet !

Ils passent. La foire se modifie, devient un marché d'aujourd'hui où se promènent Shahzada, Rose et Martine.